



L'IMAGE ET LE SON

Séraphine Louis, une peintre dans son catalogue raisonné

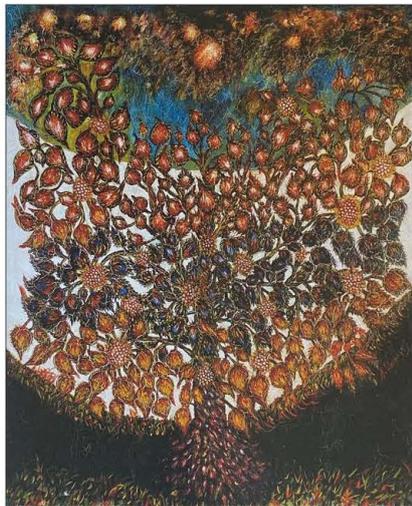
Avant de devenir un personnage de cinéma interprété par Yolande Moreau, Séraphine Louis (1864-1942) fut une artiste mystique qui exprimait dans sa peinture son amour de la nature. L'ancienne internée abandonnée de Dieu et des Hommes, voit aujourd'hui publier le catalogue raisonné de son œuvre.

« Cueilte de l'herbe pour la manger la nuit », « Inconsciente mange des détritius », « Dit avoir deux enfants dans son corps et souffre de la faim »... Les annotations figurant dans son dossier médical font froid dans le dos. La légende veut que Séraphine Louis soit morte quasiment de faim, le 11 décembre 1942, dans un « asile d'aliénés » soumis aux privations de la guerre.

Néanmoins, ce dossier que reprend l'imposante monographie conduite par Pierre Guénégan, auteur de plusieurs catalogues raisonnés consacrés à différents artistes, démontre que si les conditions de vie étaient certainement loin d'être paradisiaques, les internés n'en étaient pas moins pris en charge par un personnel médical attentif. Lorsqu'en octobre de la même année, Séraphine se fracture le radius, après une chute dans les toilettes, la réduction est faite dans la journée et le plâtre est posé. On est loin d'une situation de total abandon des malades.

De premières fleurs dans un panier...

Avant d'en arriver là, cette ancienne employée de maison originaire de Senlis, qui dès ses 15 ans fut amenée à travailler pour subvenir à ses besoins, connut de son vivant une petite notoriété comme artiste. Mais c'est bien après sa mort qu'elle accédera à une reconnaissance qui lui vaut aujourd'hui de figurer dans de prestigieuses collections publiques ou privées. Du MoMA de New York à la Tate Modern de Londres, du Centre Pompidou à



L'Arbre de vie tel que l'imaginait Séraphine Louis en 1928. DR.

Paris au musée national d'art moderne à Tokyo, de la Kunstthalle de Hambourg à l'Art Institute of Chicago.

Pas mal pour une artiste qui ne bénéficia d'aucune formation de peintre. Ni même d'éducation la portant à s'ouvrir au monde de l'art. Sa première œuvre répertoriée est une aquarelle peinte en 1910, lorsque Séraphine est déjà au milieu de la quarantaine. De ces *Fleurs dans un panier*, elle fit cadeau à un petit Pierre, cinq ans, le fils des époux Dufios qui l'employaient comme domestique.

Le dessin figure désormais dans les collections du musée de Senlis. En toute logique, il ouvre le catalogue raisonné de l'œuvre peint de Séraphine Louis que pilote Pierre Guénégan - *Séraphine. Catalogue raisonné de l'œuvre peint*, chez Lanwell & Leeds Ltd, 395 pages, 120€.

Un dessin assez sobre tant par son graphisme que par sa palette au regard de ce que sera le style, très saturé et émi-

nement coloré de la peintre. Mais il enchanta les Dufios qui l'encouragèrent à poursuivre, lui achetant quelques dessins pour entretenir la flamme.

Un autre homme aura sur sa trajectoire une influence décisive : Wilhelm Uhde. Historien d'art, marchand et collectionneur, cet Allemand épris de peinture française, amoureux de Paris, fréquentant la bohème de Montmartre ou de Montparnasse, se met parfois au vert et séjourne à Senlis où il loue un petit appartement. Pour l'aider dans les tâches du quotidien, il a recours à Séraphine, ignorant tout de sa pratique de la peinture. Jusqu'au jour où, après avoir acheté en ville une petite nature morte aux pommes, il apprend par sa femme de ménage qu'elle en est l'auteure !

À la fois « son ange et son démon », pour reprendre la formule de Pierre Guénégan, Wilhelm Uhde va dans un premier temps gérer la production de Séraphine. Celle-ci, est ravie de sortir de sa condition



Séraphine Louis devant son chevalet. DR.

de femme de ménage pour accéder au statut d'artiste dont les œuvres, qu'elle pense inspirées par les anges, lui permettent de vivre.

Mais lorsque survient la Première Guerre mondiale, ce petit monde dans lequel Séraphine, à me mystique et psychologiquement fragile, avait trouvé un certain équilibre, va voler en éclats. Wilhelm Uhde l'abandonne dans la précipitation sans plus s'intéresser à elle. Le conflit achevé, il revient en France sans se préoccuper d'une artiste dont il savait pourtant combien elle avait placée sa confiance en lui.

Elle perd pied. « Les habitants de Senlis se moquent d'elle, de ses propos souvent incohérents, de ses chants nocturnes lorsqu'elle peint fenêtres grandes ouvertes », écrit Pierre Guénégan. Mais paradoxalement sa production gagne en qualité. « La maladresse de ses premières toiles disparaît, les compositions sont plus élaborées, les formats s'agrandissent et lui

permettent de mieux s'exprimer. Les couleurs s'affirment », poursuit l'auteur.

Le retour de Wilhelm Uhde et un second abandon

Un peintre local, Charles Hallo, l'intègre en octobre 1927 dans une exposition montée à l'Hôtel de Ville de Senlis. La presse parisienne s'y déplace et Wilhelm Uhde, de

plus en plus impliqué dans le marché de l'art, se rappelle alors de son ancienne protégée. Il la reprend en main, lui fournit du matériel, notamment de grands formats de toiles, et achète toute sa production. « Il lui fait porter chaque semaine sur l'intermédiaire de sa sœur des enveloppes pleines de billets. Séraphine est riche, elle ne se consacre qu'à sa peinture et dépense sans compter », relate encore Pierre Guénégan.

Mais la crise de 1929, avec ses effets sur le marché de l'art à Paris et à l'étranger va changer brutalement la donne. L'argent versé à Séraphine se fait de plus en plus rare. L'artiste vit cela comme une seconde trahison. Elle est bientôt obligée de reprendre ses ménages. Et déjà sa raison chancelle. Une nuit d'errance et de démenche sur la voie publique en février 1932 la conduit à l'asile de Clermont qu'elle ne quittera plus.

Elle s'y éteint, le 11 décembre 1942, victime d'un cancer du sein. Revendiquant son génie pictural, elle avait elle-même décidé de son épitaphe : « Ici repose le corps de Séraphine Louis Maillard sans rivale en attendant la résurrection bienheureuse ».

De son œuvre, 114 peintures ont été recensées. Moins de la moitié du corpus qu'on lui prête, estimé à 300 œuvres.

Serge HARTMANN

Dans la case de l'Art Brut ?

En 1949, Jean Dubuffet donnait sa définition de l'Art Brut, catégorie appelée à devenir célèbre, et qui correspond au profil de Séraphine Louis : « Nous entendons par là des ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture artistique, dans lesquels donc le mimétisme, contrairement à ce qui se passe chez les intellectuels, ait peu ou pas de part, de sorte que leurs auteurs y tirent tout (sujets, choix des matériaux mis en œuvre, moyens de transposition, rythmes, façons d'écriture, etc.) de leur propre fond et non pas des poncifs de l'art classique ou de l'art à la mode. Nous y assistons à l'opération artistique toute pure, brute, réinventée dans l'entier de toutes ses phases par son auteur, à partir seulement de ses propres impulsions. De l'art donc où se manifeste la seule fonction de l'invention, et non, celles, constantes dans l'art culturel, du caméléon et du singe. »